

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 24

**Artikel:** Roman : le trésor bleu  
**Autor:** Marrot, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252998>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

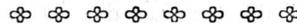
**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*



N<sup>o</sup> 24

Supplément du Dimanche 14 Juin

1903

## LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

Feuillode, qui s'était levé et qui jetait avec des gestes ses phrases amères, s'arrêta juste en face de Lucien :

— ... Vous-même, monsieur, vous ne seriez pas ici, si vous ne vous imaginiez que je vous cache la vérité sur ma fortune pour tenter une épreuve. Vous me croyez, vous me savez riche, et vous vous mourez d'amour pour Mlle Feuillode, dont on dit couramment que la dot a été faite, il y a quinze ans, par un emprunt forcé à la Banque de France. Ne suis-je pas payé pour connaître l'humanité ?

La scène était douloureuse ; Lucien Dechevrelle voyait devant lui palpiter et saigner la victime de son père ; et, d'un mot, il pouvait rendre Feuillode à l'honneur et à la paix dans la vie ; mais un sceau infrangible tenait closes les lèvres du malheureux fils, et il ne pouvait pas s'écrier :

— Mais non, le coupable, ce n'est pas vous ; je connais le coupable, je tiens la preuve.

Lucien baissait la tête ; loin de s'offenser des suppositions de Feuillode, qui le croyait amené par le désir d'un riche et équivoque mariage, il supportait ce doute insultant. Ne méritait-il pas davantage ? L'homme qui était devant lui n'avait-il pas le droit de tout lui dire, sans qu'il eût à protester ?

— Monsieur Feuillode, je comprends toute l'amertume de vos paroles ; j'en souffre, oh ! mais plus que je ne puis le montrer ! Ne me prenez pas pour un de ces partis ordinaires qui ne voient qu'une situation dans un mariage. Vous ne pouvez savoir encore par quels sentiments j'ai été poussé à aimer votre fille, à la vouloir pour femme. Aujourd'hui, c'est elle seule que je veux. Votre fortune m'est indifférente : je prendrai de vos mains Mlle Feuillode comme elle est : riche ou non, cela m'importe peu. Vous lui donneriez une dot que je refuserais la dot.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne viens pas ici pour l'argent, mais pour la femme.

— Alors, c'est mieux ! Vous refusez la dot parce que vous croyez ma fortune mal acquise. Vous ajoutez foi, vous aussi, aux bruits. Vous ne pouvez point imaginer que j'étais riche avant le malheur ou que je le suis devenu depuis par un testament, par mon travail, par des moyens honnêtes, enfin, et acceptés. Non : je suis arrivé pour vous comme pour tous, par la fraude et le vol, et vous refusez la dot, noblement ! C'est fort bien, c'est mieux que les autres ; je suis sensible à votre délicat procédé, mais pas de la façon, monsieur, que vous pourriez croire. Brisons là, je vous prie.

Et comme Lucien Dechevrelle, debout, ne paraissait point saisir qu'il devait prendre congé, Feuillode lui dit encore :

— Tant que l'injustice pèsera sur moi, sur mon nom, je ne pourrai me résoudre, monsieur. Ma fille ne se mariera que lorsqu'un honnête homme pourra l'épouser sans rougir de moi.

Et il eut un geste signifiant que l'entretien était terminé.

### VIII

Lucien descendit l'escalier de l'hôtel et se trouva sur le pas de la porte comme poursuivi par la déclaration de Feuillode. D'un coup, son espoir était ruiné et Lucien se croisa avec Claire, qui revenait de la ville accompagnée de son institutrice, la dévouée Mlle Lacant. Lucien ne la vit point, tant sa préoccupation était profonde ; mais elle le remarqua.

Comment ? Il passait près d'elle maintenant sans la regarder ; Lucien lui paraissait ému violemment ; elle le voyait sortir de chez elle ! Mlle Lacant fut égale-

ment frappée, et malgré sa discrétion, elle ne put s'empêcher de se retourner, de suivre des yeux Lucien Dechevrelle, qui s'en allait d'un pas nerveux.

Claire n'était pas au courant des choses; elle ignorait que René Dorban eût fait de la part de Lucien une démarche auprès de son père; elle ne savait pas non plus que Lucien lui-même était venu pour elle; Claire était fort surprise de le voir sortir de l'hôtel visiblement peiné.

Ce n'était point la première fois qu'on la demandait en mariage et Feuillode avait d'abord exposé à sa fille les démarches dont elle était l'objet.

Claire lui avait répondu qu'elle ne voulait point encore le quitter.

Bientôt Feuillode, sur des paroles imprudentes de quelques-uns des prétendants, avait compris pourquoi on s'empressait en si grand nombre autour de sa fille. Il était riche; sa peine faite, il n'avait pas longtemps souffert du besoin; des affaires de famille s'étaient arrangées à son gré; son talent, son travail, avaient encore élargi sa situation et maintenant il voyait passer devant son œil méprisant les fils de famille ruinés qui ne cherchaient dans le mariage qu'un moyen de se refaire comme au jeu; sa fille était recherchée comme celles que les agences matrimoniales vous offrent, et qui compensent par une dot importante une tare personnelle ou héréditaire.

Plusieurs même de ceux qui s'étaient présentés croyaient Feuillode enrichi surtout par les faux qui l'avaient fait condamner, et n'en venaient pas moins quêter la dot. Le père offensé s'était repris alors et il accueillait aujourd'hui les demandes comme on vient de le voir dans son entretien avec Lucien; il n'en parlait plus à sa fille; il était buté.

Il voyait avec peine le moment où il serait obligé de se séparer d'elle pour la jeter aux bras d'un de ces faux soupirants avides.

Feuillode avait été probablement frappé par l'insistance de Lucien Dechevrelle.

Il sentait bien vaguement que celui-là n'était pas absolument comme les autres. Pourtant, sous le coup de la rancœur, en songeant à l'iniquité qui l'avait blessé, il venait de répondre à celui-là comme aux autres, plus brutalement, peut-être, qu'aux autres.

A présent qu'il y réfléchissait, il était effrayé de la netteté de sa déclaration. Comment avait-il pu déclarer que sa fille ne se marierait jamais? Car ses paroles équivalaient à une fin de non-recevoir définitive s'adressant à tous ceux qui demanderaient Claire en mariage. Quelle probabilité, en effet, qu'après quinze ans son procès fût revisé et qu'il fût réintégré dans son honorabilité première?

Feuillode réfléchissait: « c'était chez Mme Decroyes que Lucien avait remarqué Claire. Il avait pu lui faire sa cour discrètement. Était-elle restée insensible aux avances de ce jeune homme élégant avec charme et dont la parole pouvait être persuasive pour une femme? » Cette idée fit souffrir Feuillode.

Claire, cependant, rentrait à l'hôtel tout émue, très intriguée, pressentant des choses graves et fâcheuses.

Son père la fit appeler.

Il était dans le grand salon; elle alla vers lui, l'embrassa.

— Qu'avez-vous donc, père?

— Rien, fit-il d'abord.

Et à son tour, ayant regardé sa fille et saisissant son trouble:

— Et toi?

— Moi, rien non plus, rien.

Ils restèrent un instant en face l'un de l'autre, sans dire un mot, tous deux confus.

— Si, dit Feuillode, si, tu as quelque chose, une peine, un ennui, que tu me caches.

— Non, je vous assure; mais vous, bon père, je vois bien à votre air qu'on vous a fâché.

— C'est vrai, fit-il enfin.

Elle n'osa point pousser plus loin, demander la cause.

Il reprit:

— Tu n'as vu personne, tout à l'heure?

— Moi? Que voulez-vous dire? Je n'ai vu personne.

— Oui, je parle de quelqu'un que tu peux connaître; un invité de Mme Decroyes, par exemple.

— Un invité... attendez donc. Oui, en effet, comme je rentrais avec Mlle Lacant, j'ai croisé, pas loin de l'hôtel, un des habitués des soirées de Mme Decroyes, mais je n'ai pas fait attention.

— Il sort d'ici.

— Ah!

Elle essayait de répondre négligemment, mais son cœur battait fort.

— Et tu ne sais pas son nom?

— Son nom... attendez... Il s'appelle, je crois, M. Dechevrelle; il me semble l'avoir entendu appeler de ce nom-là.

— Sais-tu pourquoi il venait ici?

— Non, par exemple! Comment voulez-vous que je sache ce que M. Lucien Dechevrelle, que je ne connais point, qui ne m'a jamais adressé que deux ou trois mots insignifiants, de pure politesse, soit venu vous demander? C'est un artiste, sans doute, comme il en vient tous les jours. Les connaissances ne vous manquent pas, Dieu merci!

— Rien de plus? Alors j'ai bien fait de lui répondre ce que je lui ai répondu. Au revoir, mignonne.

Et il l'embrassa et la renvoya d'un geste caressant.

Mais quand ils furent de nouveau seuls, chacun de son côté, elle et lui, ils réfléchirent.

M. Feuillode n'avait pas pu ne pas remarquer l'embarras de sa fille, et elle ne se faisait point d'illusion après cet entretien.

Elle se disait:

— Qu'a-t-il donc répondu à M. Lucien Dechevrelle, et pourquoi M. Lucien Dechevrelle est-il venu?

Et Feuillode:

— Pourquoi a-t-elle rougi; pourquoi s'est-elle défendue si vivement de connaître M. Lucien Dechevrelle?

Le soir, à table, ils se retrouvèrent. Feuillode, pendant le dîner, ne fit aucune allusion à l'entretien de l'après-midi, ni à la visite de Lucien; inquiet, il lisait sur le visage de Claire un chagrin qu'elle ne pouvait cacher, et, de son côté, elle voyait bien que son père avait une préoccupation.

Le repas fini, elle descendit au jardin, et comme, dans le jour tombant, elle se promenait seulette, sous les arbres, elle aperçut à l'autre bout de l'allée son père, qui ne put l'éviter. Il avait le cœur trop gros. Il sentait que son enfant n'était pas contente de lui; il s'approcha, et affectueusement:

(A suivre)

Paul MARROT.